

Le foot et nous

Laurent D'Altoe ■ Septembre 2018

A l'heure où la Coupe du Monde de football est déjà un souvenir, inoubliable pour certains, plus pénibles pour d'autres ? A l'heure où les derniers écrans géants et déguisements du « parfait supporter » sont rangés pour 4 ans, on peut légitimement se poser une question moins « intellectuelle » qu'elle n'y paraît: quels sont les fondements d'une telle ferveur populaire ?

Contexte

Ce début d'été a été le théâtre de la « Coupe du monde de football ». Grand messe planétaire du ballon rond. Plus de 3 milliards de spectateurs devant le petit écran ou dans les gradins et pas moins de 3,4 milliards de recettes. ! Des chiffres qui ont de quoi donner le tournis !

Pour celles et ceux qui détestent les grandes manifestations de foule, le bruit des klaxons, la bière jetée en l'air ou tout simplement le ballon rond, les mois de juin et de juillet 2018 ont dû être particulièrement pénibles. Pour les autres, parés de tous les déguisements noir-jaune-rouge possibles, ce fut un moment de fête et de convivialité partagée.

Ecrans géants sur les places publiques, supporters par dizaines de milliers, communiant dans une fraternité retrouvée au son de : « Allez les Diables » ; autant de symboles qui méritent bien quelques pistes de réflexion.

Pourquoi le football ?

Difficile de répondre de façon univoque. Certains avancent le fait que ce sport peut être très facilement pratiqué (il suffit d'un terrain et d'un ballon), ce qui en ferait une activité à la portée de tous qui transcende les différences sociales et économiques. Oui, mais le handball répond également à ces critères, sans pour autant susciter un tel engouement. Alors ?

Car s'il est vrai que le football se joue sur tous les continents de la planète, il demeure beaucoup moins populaire en Asie ou encore aux Etats-Unis où le base-ball, le football américain ou encore le basket tiennent le haut du pavé.

Il n'empêche, à l'heure actuelle, 211 pays ou territoires sont membres de la FIFA (Fédération internationale de Football), contre 192 aux Nations-Unies. Donc, qu'on l'aime ou pas, ce sport est devenu un enjeu incontournable, tant au niveau économique que sociétal.

Des structures complexes

On a beaucoup écrit sur la sociologie du football, notamment en insistant sur son caractère « universel » et rassembleur. Pour un peu, on en oublierait presque que le football professionnel, c'est aujourd'hui une formidable machine à faire de l'argent : *« Au-delà de la question de l'inflation, la hausse des prix des joueurs est multifactorielle. Premièrement, la mondialisation et l'internationalisation du foot ont provoqué une augmentation considérable de la valeur des droits télé : 1,3 milliard d'euros en Angleterre, 1 milliard en Espagne, 945 millions en Italie, 748 en France... Des sommes deux à trois supérieures à l'époque de Zidane. Les clubs, dont*

le budget dépend à 60 % en moyenne de ces droits télé, se sont enrichis et ont eu les moyens de dépenser plus. »¹

Sans compter les budgets affolants de certains clubs, couplés avec des salaires de joueurs qui crèvent la troposphère. C'est d'ailleurs là tout le paradoxe, le sport en général est vu comme porteur de valeurs qui sont considérées de manière largement positives : esprit d'équipe, vision collective, honnêteté, fair-play... alors que de tels flux d'argent entraînent souvent corruption, malversations diverses et individualismes forcenés.

Il est d'ailleurs très difficile de parler de structures uniques pour le foot. Quel est le point commun entre le Paris Saint Germain et le petit club de village où se retrouvent les jeunes pour taper le ballon ? Plus grand chose en fait sauf... l'engouement.

Miroir de nos sociétés ?

Pour tenter de comprendre le phénomène, il faut séparer deux choses : les clubs (petits et grands) et l'équipe nationale de tel ou tel pays.

Dans le premier cas, les supporters d'un club participent à des « communions » beaucoup plus fréquentes (un match chaque semaine en saison). Et pour certains d'entre eux, le sentiment de faire partie d'une « famille de substitution » demeure bien réel ; tout comme un ancrage géographique revendiqué (on soutient le Sporting de Charleroi car il s'agit d'une marque d'attachement à sa ville, à sa région). On voit donc qu'au-delà d'un intérêt spécifique pour un sport, on retrouve chez ces supporters diverses motivations qui vont du plaisir d'être entre amis en passant par la recherche de nouvelles relations sociales.

Rien de bien neuf me direz-vous. Et c'est d'autant plus vrai que ces éléments d'explication ne suffisent pas à appréhender la passion déclenchée, notamment en Belgique, par les prestations de notre équipe nationale.

Théâtre et communication

Etant donné les sommes colossales (publicité, droits de retransmission, merchandising,...), il n'est pas étonnant que les médias les plus importants construisent et soutiennent cette ferveur, comme le rappelait le sociologue Hassen Slimani : « *Le foot n'a rien de plus que les autres sports, défend-il même. Le sport en lui-même n'a pas de pouvoir, il est ce qu'on en fait. Et les fédérations ont su construire une grande économie. C'est un cercle vertueux dont la médiatisation est la clé* ». ²

¹ Pierre Rondeau « Football et argent, une bulle prête à éclater ? », in Le Point, 26/08/2017.

² Aurore Lartigue : « Euro 2016 : pourquoi le foot déchaîne autant les passions », disponible sur le site : <http://www.rfi.fr/hebdo/20160610-france-euro-2016-pourquoi-foot-dechaîne-passions-foules-engouement> ;

Avec, en prime, réseaux sociaux oblige, la multiplication des interactions avant et après les matches.

Ces mêmes médias contribuent aussi à une forte théâtralisation : on se provoque par communiqués, on défie l'adversaire par de mâles propos... Bref, la pièce se met en place et les acteurs sont prêts au combat.

Cette « saturation » de l'info peut constituer un facteur explicatif quant à la folie douce qui accompagne souvent les matches des équipes de foot nationales.

Objection votre Honneur ! La Belgique compte à peu près autant d'équipes nationales que de sports pratiqués sur son territoire. Et on ne peut pas comparer pour autant la popularité des Diables rouges avec celle (pourtant méritée) de notre équipe de Coupe Davis de tennis. Re-alors ?

Fourre-tout ?

On constate donc que l'explication s'avère beaucoup plus ardue que prévue : *« En définitive, il semble qu'il faille renoncer à tirer du football des interprétations définitives ou univoques pour étudier plus modestement, dans un contexte donné, comment il s'entremêle avec d'autres phénomènes sociaux. Il n'en reste pas moins qu'il constitue bien une pratique culturelle à part entière. Il revêt de ce fait le sens que les groupes sociaux lui donnent à un moment donné, et agit davantage comme un révélateur de tensions qu'il ne les crée ».*³

Donc, le football et son engouement ne créerait rien de particulier en termes d'attentes ou de tensions mais fonctionnerait comme un miroir de la société dans laquelle il évolue, à un moment donné.

Dans cet ordre d'idées, plusieurs sociologues considèrent que le racisme et la violence colportés par les groupes « ultras » ne seraient que le reflet d'un racisme déjà bien présent, y compris en dehors des stades.

Appliquons cette théorie au cas belge : l'impression de cohésion nationale et ce sentiment de partage pourraient être une parade à l'angoisse générée par une situation politique où les forces séparatistes (surtout au Nord) seraient à l'œuvre, menaçant ainsi l'unité même du pays. Le drapeau belge, décliné sur les voitures, les façades, les vêtements,... pourrait être vu comme une réponse à cette crainte de scission de l'Etat, même de manière inconsciente.

Ces quelques réflexions pourraient se résumer de la manière suivante : le football demeure un sport qui génère énormément d'argent. Ni plus, ni moins. Ce que l'on peut y greffer en matière d'espoir et d'images attachées varie en fonction des époques et des circonstances. Qui se souvient encore, par exemple, de la fonction propagandiste du football sous l'ère mussolinienne ou encore de l'aspect émancipateur et rassembleur du football dans certains pays africains ?

³ Igor Martinache : « Le football au prisme des sciences sociales », in La Vie des Idées, 17/06/2010.

De même, ce début d'année, des femmes furent autorisées pour la première fois à assister à un match en Arabie Saoudite. L'émancipation prend parfois des voies inhabituelles...

Ceci dit, ne demande-t-on pas trop au football et aux joueurs ? Ces derniers, perpétuellement sous les projecteurs, deviennent parfois, bien malgré eux, le centre de polémiques qui leur échappent.

Reste une question centrale : que demeure-t-il de cette formidable mobilisation une fois les feux de la rampe éteints ?